

rien, pas un écho. On eût dit qu'autour d'eux la vie n'était plus, qu'il n'y avait de réel ici-bas que les douleurs et les espoirs qu'ils se confiaient lentement, à mi-voix.

Souvent, à la fin de la journée, Pierre se promène dans le parc. Il fait tiède. Le soleil, très loin sur l'horizon, par delà l'oasis, pose des reflets mauves sur les troncs maigres des grands palmiers dominant les massifs. Les perspectives s'allongent, montent dans le ciel clair, et dans la buée d'or qui s'attarde dans la grande allée des jeunes femmes, en vêtements clairs, passent et repassent.

Les touristes reviennent de leurs excursions à travers l'oasis ou à celles des environs. Des groupes traversent, nonchalants, heureux, baignés dans cette lumière plus belle. Ce sont des jeunes ménages en pleine lune de miel. D'autres se hâtent de rentrer, des êtres pâles, attristés, jeunes encore, dont les regards semblent implorer ce soleil, cet azur merveilleux où déjà leurs âmes s'en vont, se perdent chaque jour plus avant, parmi les rêves trop graves qu'ils vivent au seuil de ces solitudes bleues.

Et c'est cela que Pierre regarde maintenant, non plus la beauté des choses qui l'environnent, mais la vie des autres. C'est ce qu'il aime, en ce pays de palmes et de rayons, pouvoir ainsi au hasard des routes cueillir un regard, un geste, une intonation de voix, un rien qui lui sera pour plus tard, une joie très précieuse et chère.

Dans cette grande allée il a sa place préférée. C'est non loin du massif d'où émerge la petite église blanche. Il y a là un banc adossé à un buisson de lauriers-roses. Au-dessus passe un arbre de Judée, au feuillage grêle, poussé à l'ombre des palmiers qui l'abritent. Le banc est un peu en retrait, placé de biais, à cause d'un petit sentier peu fréquenté qui débouche là. Et cela fait un coin paisible avec un peu d'ombre et beaucoup de verdure d'où monte ce parfum un peu spécial, qu'exhalent toutes les plantes et les fleurs d'ici.

Là-bas, parmi les promeneurs, une silhouette de jeune femme se détache. De suite Pierre a reconnu Lucette, l'amie de Louis Normont, un camarade, lieutenant de spahis.

Elle marchait à grands pas.

Par excentricité, pour faire comme les Anglaises dont elle s'amusait parfois, entre amis, à imiter les intonations et les attitudes, elle avait passé son ombrelle repliée derrière le dos et la maintenait horizontale en ses deux bras coudés, les poings ramenés en avant, à hauteur des hanches. Cette manière de faire n'était pas très gracieuse mais effaçait les épaules, jetait tout le buste en avant, faisait saillir la poitrine. Elle allait s'occupant peu des personnes rencontrées. Sa silhouette élégante se posait sur le lointain bleu. Elle était grande, de proportions justes, et très jeune.

Pierre et elle n'avaient pas eu jusqu'à ce jour, de très grandes ni très sérieuses conversations. Elle l'effrayait un peu par ses exhubérances, par l'entourage constant surtout d'amis trop empressés qui lui faisaient une cour assidue. Mais elle le rencontrait toujours avec plaisir. Aussi cela l'étonnait un peu de la voir s'approcher, arriver bientôt à sa hauteur sans avoir paru l'apercevoir. Elle passait, toute à sa démarche détraquée, comme si elle eût été absorbée par ce seul mouvement de ses jambes. Il l'appela :

—Lucette !... Lucette !

La jeune femme s'arrêta net, regarda vers lui, eut un mouvement d'hésitation puis, décidée, sans qu'un sourire eût éclairé son visage, elle s'approcha.

—Pardon, dit-elle, la voix basse, je ne vous voyais pas.

Pierre l'observait, gardant en la sienne la main qu'elle lui avait tendue et qu'elle lui laissait, distraite.

—Mais moi, reprit-il après quelque silence, je vous voyais venir, petite Lucette. Oui, je vous voyais et d'aussi loin que vous avez paru je me suis dit : Lucette a quelque chose... Ce n'est plus notre Lucette, notre rayon de soleil.

La jeune femme restait debout, le visage fermé, le regard perdu.

—Tenez, voyez-vous. J'ai raison. Vous avez du chagrin... Si !... Ne niez pas. Vos yeux sont presque noirs, ces jolis yeux bleus pailletés d'éclats verts. Je lis en eux, de mieux en mieux maintenant. Il y a de l'orage sur cet océan-là. Les flots deviennent gris, gris sombres, votre regard perd son reflet... Non. Ce ne sont plus les beaux yeux de gaieté.

Il avait dit cela en souriant, mais avec une petite nuance affectueuse, à cause de cette tristesse qu'il voyait en elle. Il ne put continuer. Au bord des jolis yeux qui s'obstinaient à ne pas le regarder, une larme était venue, et descendait maintenant sur la joue pâle de la jeune femme.

—Ah ! ma pauvre petite... C'est donc sérieux ?

Sans mot dire elle s'assit à côté de lui.

—Oui, dit-elle alors en un ton d'infinie lassitude... c'est sérieux..... J'ai mal... très mal.

—Voyons, Lucette, calmez-vous, de grâce !

Un silence passa. La jeune femme était toujours là, immobile, regardant au loin, absente. De temps en temps, d'un geste brusque, elle arrêta les larmes prêtes à tomber.

—Mon Dieu, que vous dire ? murmura Pierre... Si vous saviez quelle bonne sympathie, très franche, très loyale, j'ai pour vous !...

—Oui, je sais..., merci... je l'avais deviné... Ah ! je n'en vaud guère la peine !...

Il n'eut pas le temps de protester. La voix nette, accentuant chaque mot, elle acheva :

—Ce que j'ai ?... moi ?... Il y a que j'en arrive à l'immense dégoût de la vie... de tout... de moi surtout.

Puis elle se renversa sur le dossier du banc en éclatant de rire, un pauvre rire froid, cruel, qui s'arrêta court, étranglé en la gorge barrée d'un sanglot.

—Oui, je n'ai que ça !... J'ai la honte, le dégoût absolu de moi.

Elle répétait, insistait, mauvaise.

—Cependant !... laissa-t-elle tomber après un instant de silence. Et sa voix était montée comme en une prière, un appel d'une douceur émouvante... Cependant !...

Le joli visage attristé se tourna vers Pierre. Les grands yeux gris étoilés de feux verts, l'interrogeaient anxieux. Elle semblait vouloir se reprendre. Était-il sincère en sa pitié offerte ? Elle-même, la croyait-elle sincère ? Et ce regard tombait en lui, douloureux, comme chez les êtres restés bons naturellement, très jeunes malgré la vie rencontrée, semblait celui d'un enfant, d'un enfant qui souffre, en avaient la profondeur et la supplication.

Alors par charité, et puis aussi